



Le Cap (rue Adderley). — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

VOYAGE AUX MINES DE DIAMANTS DANS LE SUD DE L'AFRIQUE

(CAP DE BONNE-ESPÉRANCE),

PAR MADAME P....

1872-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Arrivée au Cap de Bonne-Espérance. — Triste aspect de la ville. — Un vol de diamants de la valeur de deux millions. — Départ. — Notre voiture et nos compagnons. — Bain's Kloof. — Worcester. — Buffalo River. — Le Veld. — Une ferme de Boers. — Une nuit à Beaufort.

Après une traversée fatigante, qui avait dépassé de beaucoup le temps ordinairement employé à faire le trajet de Southampton au Cap de Bonne-Espérance, nous arrivâmes à la baie de la Table, le 17 juin 1872, à cinq heures du matin, par un temps affreux, sous une pluie diluvienne. On fut obligé de jeter l'ancre : il était impossible d'entrer en rade.

Des barques vinrent nous offrir des fruits : oranges, goyaves, grenadilles et bananes. A l'exception des oranges, qui sont aussi sûres que du vinaigre, tous ces fruits ont un goût de térébenthine assez prononcé. On nous apprend qu'au Cap on les mange avec un couteau et une fourchette, en les assaisonnant de sel.

Après des désagréments de toutes sortes, nous voici à terre, mon mari et moi. J'éprouvai une émotion inexprimable en mettant le pied dans cette contrée

inconnue, où j'allais vivre au milieu de peuplades sauvages.

A travers une pluie épaisse, une boue épouvantable, mouillés jusqu'aux os, n'ayant trouvé de place ni au Royal Hôtel, ni au Masonic Hôtel, nous trouvons enfin un gîte au Commercial Hôtel.

Il n'est bruit dans la ville que d'un vol extraordinaire commis par un nommé Hapkins dans la malle du Griqualand Ouest (c'est le pays des diamants). On l'a arrêté au moment où il s'embarquait pour l'Europe. Son fusil contenait pour deux millions de diamants.

Je ne donnerai pas de description de la ville du Cap : nous ne faisons qu'y passer, et le temps est tellement affreux qu'autour de nous tout est voilé¹. La plupart des maisons sont grandes ; les magasins n'ont

1. Voyez sur la ville du Cap nos volumes I, IV et XVIII.

pas de devantures comme en Europe : ils sont fermés à cinq heures.

Les modes sont passablement en retard. La femme du gouverneur et sa fille, que l'on me fait remarquer, sont habillées de velours et de mérinos, par une chaleur tropicale.

Nous retenons deux places à l'*Inland Transport Company*, pour le lendemain, moyennant la somme de 600 francs.

Notre véhicule où nous monterons à Wellington, terminus provisoire de chemin de fer, est, nous dit-on, une grande voiture, pour douze personnes sur quatre banquettes ; il est recouvert de toile à voile comme préservatif contre la pluie et le soleil : le tout est attaché par des lanières. On ne nous passe que 80 livres de bagages : le reste nous parviendra par un autre convoi.

Le temps reste impitoyable : il pleut toute la nuit. À cinq heures, nous nous dirigeons à pied vers la gare au milieu d'une mare de boue rouge : on n'a point de voiture à cette heure matinale.

À la gare tout le monde dort. Comme nous ne pouvons nous faire comprendre d'un commis endormi, nous nous emparons d'un pot à colle et nous collons sur nos bagages l'étiquette : « aux Champs de Diamants, « *Diamond Fields* ». Tant bien que mal nous nous installons dans un compartiment et nous y trouvons, sans trop de satisfaction, MM. Moses et Moss, deux juifs de peu d'éducation qui ont déjà voyagé avec nous sur le vapeur.

À Wellington, nous montons dans la voiture, horrible machine, avec Moses, Moss, Wolff et Cohen, trois autres personnes, et une femme du Cap qui va rejoindre son mari à Du Toit's Pan.

Je renonce à donner une idée de l'horrible odeur qui s'exhale du caoutchouc mouillé, du cuir, de l'eau-de-vie et des saucissons dont se sont libéralement fournis ces messieurs. Et penser que nous serons encaqués sept jours au moins dans cette boîte !

Nous sommes entraînés par quatorze misérables chevaux que conduisent deux hommes ; l'un tient les rênes, l'autre un fouet de huit mètres de longueur, supérieurement manié. Ces cochers, qui sont fort habiles, sont des Malais.

Pendant deux heures environ nous suivons une route assez large et assez belle ; puis nous arrivons à une montagne coupée par un ravin profond. C'est un ingénieur, M. Bain, qui a construit, ou plutôt creusé cette route sur les flancs de la montagne, n'ayant pour ouvriers que des forçats du Cap : elle a coûté sept années de travail et a pris le nom de Bain's Kloof. (Défilé de Bain.)

On croit rêver en se voyant suspendu sur ce sentier large au plus, en bien des endroits, de quinze à seize pieds, entre la montagne à gauche et un précipice à droite. C'est un spectacle grandiose. L'un des cochers, de temps en temps, sonne du cor pour avertir les autres voitures, s'il y en a, de se garer dans tel

ou tel endroit plus large ménagé de distance en distance.

Après trois heures de voyage, et toujours par un temps abominable, nous arrivons à Darling Bridge, au sortir de la montagne. Le soir, nous atteignons Worcester, qui, vue au clair de lune, nous paraît une jolie ville : ses maisons blanches sont entourées de jardins.

À trois heures du matin il faut repartir ; le temps n'a pas changé ; la pluie a défoncé la route ; et c'est avec la plus grande peine que nos huit chevaux, aidés de six mules, nous font atteindre vers huit heures la ferme de Meiring.

Quel déluge ! nous sommes dans l'eau ; la cour de la ferme est un lac ; et, comme l'habitation est au même niveau, la pièce où nous entrons est tellement inondée qu'un peu plus les meubles y flotteraient.

Nous déjeunons rapidement et remontons en voiture. La route de cette ferme à Constable sera longue et pénible ; on nous engage à acheter par prudence quelques provisions.

Nous ne sommes pas sans inquiétude. Le fermier prétend que la rivière Buffalo, gonflée par les pluies, doit être infranchissable.

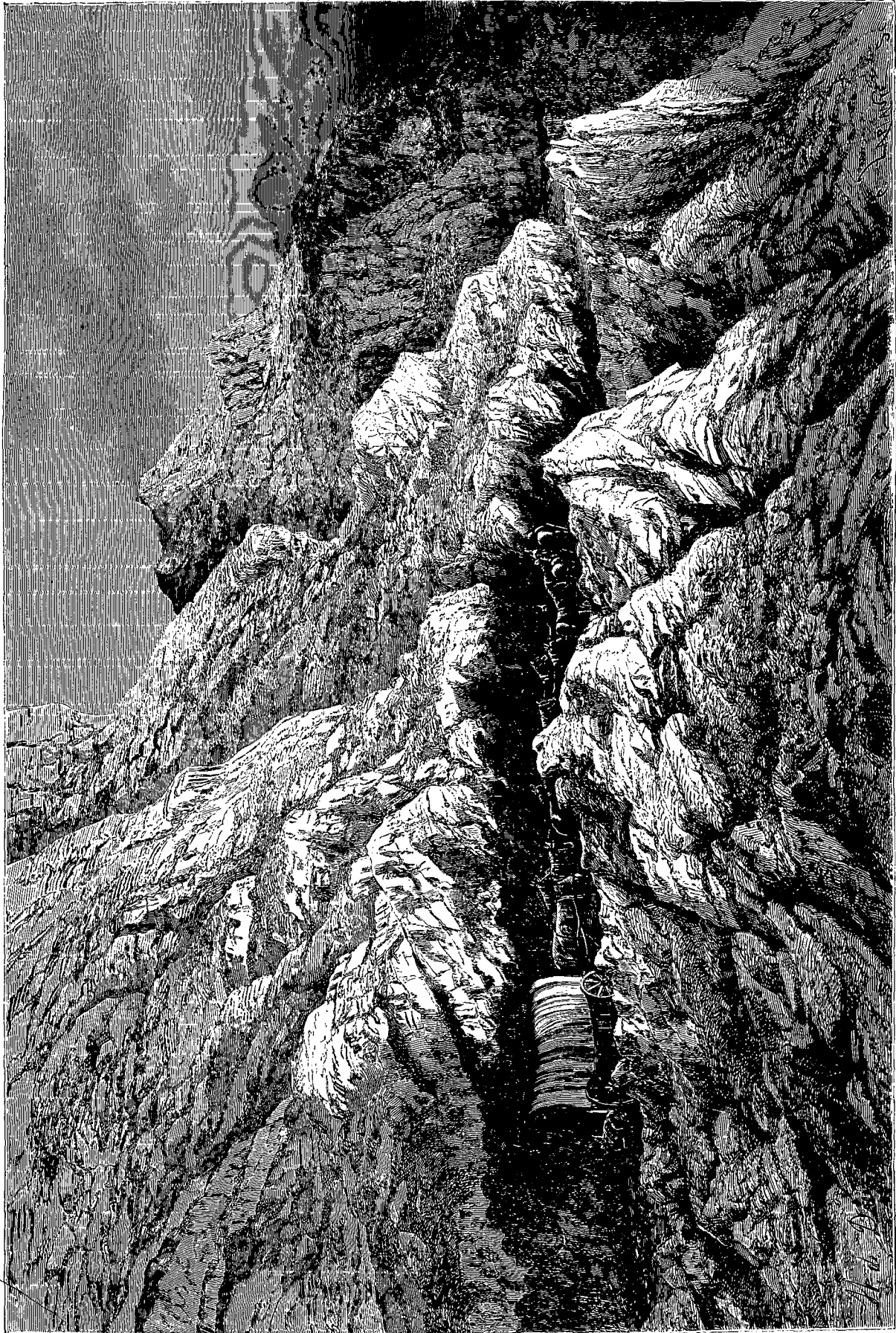
Nous sommes assez heureux cependant pour la traverser sans peine ; mais, arrivés de l'autre côté, un roulement se fait entendre ; un torrent écumeux se précipite du haut de la montagne comme une avalanche et envahit avec une rapidité vertigineuse le lit de la rivière que nous venons de traverser presque à sec.

Toute la journée nous voyageons dans le Veld. C'est une plaine immense ; de place en place croissent quelques arbustes et des cotonniers sauvages. On a pour horizon une suite de montagnes noires plus ou moins arides. Nous montons insensiblement. De distance en distance, nous trouvons des mules, non de rechange, mais de renfort, pour nous aider à gravir quelques pentes escarpées.

J'ai oublié de dire qu'à Worcester nous avons pris un nouveau compagnon de voyage, mandé à Du Toit's Pan par l'un de ses deux associés qui lui annonce qu'il vient de trouver un diamant de cent quarante-quatre carats. Ces trois hommes possèdent un carré de trente pieds de côté : ils l'ont payé, il y a un an, un peu moins de dix francs. Notre compagnon a déjà touché pour sa part 15 000 fr. Serons-nous aussi heureux ? Je n'ose l'espérer.

À deux heures et demie du matin nous arrivons à Constable. Nous avons mis vingt-deux heures pour franchir les 116 kilomètres qui séparent Worcester de Constable.

Constable n'est qu'une petite habitation au bord de la route. On appelle cela une maison, mais dans notre langue on ne saurait quel nom lui donner : hommes, femmes, enfants, animaux, couchent pêle mèle par terre sur des peaux. Au lieu de l'empressement qu'on rencontrerait dans tout autre pays, c'est à grand peine si nous obtenons d'entrer dans ce que les Boers



La route dans le défilé de Bain (Bain's Kloof). — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

ou fermiers hollandais appellent une cuisine et où il y a un peu de feu. Pour toute nourriture on nous offre de mauvais café et un morceau de petit pain plus mauvais encore. Ceux qui n'aiment pas le pain sec ont la ressource d'y joindre un peu de gras de mouton fondu.

Nous voilà de nouveau en route, mais toujours avec les mêmes chevaux; nous arrivons à une ferme tout aussi misérable; les pauvres bêtes sont exténuées et n'ont mangé qu'une fois de petites bottes de paille d'avoine.

Plus loin, à une grande ferme, nous trouvons, chose rare! un bon repas, mais il n'est pas pour nous. On le sert à des voyageurs qui viennent des champs de diamants et nous nous contentons d'œufs et de pain. Après avoir laissé souffler les bêtes, nous repartons pour Wagon Side Kloof, où nous arrivons à une heure du matin.

Pendant qu'on change les mules, nous pouvons chauffer nos membres engourdis.

A Christfontein, nous déjeunons tant bien que mal pour repartir de suite.

Nous avançons lentement à travers l'immense Veld borné par d'éternelles montagnes noires. A chaque pas, nous apercevons des squelettes de bœufs, de mules, de chevaux, de bœcks (gazelles); de temps en temps des vautours s'envolent, abandonnant à notre approche quelque animal à demi dévoré.

A Beaufort, après vingt-quatre heures d'une route insupportable, nous nous précipitons dans la salle à manger; mais l'hôtelier avait jugé prudent de ne pas laisser trop vieillir ses liquides : il était ivre comme un reître. A force de menaces on obtint de lui un gigot froid et un plat de « toad in the stole », auquel personne ne toucha. Après un si bon repas, on chercha le moyen de dormir; hélas! il n'y avait que trois chambres garnies de lits malpropres.

A trois heures nous nous levons; mais les mules sont égarées, on les cherche longtemps, on les trouve errant à l'aventure; il est sept heures et demie quand nous nous remettons en route.

II

Courland's Kloof. — Troupeaux de moutons et de chèvres. — Nos compagnons juifs. — M. Vanrenen. — Victoria. — Un lac au milieu du désert. — Un Hottentot centenaire. — Hope Town. — Le fleuve Orange. — Procédés américains pour faire marcher les mules rétives. — Obligation de camper avant le relais. — Le Salt Pan et Thomas' Farm.

Au milieu du jour, nous entrons dans un défilé un peu moins aride. Ça et là nous rencontrons des troupeaux de moutons et de chèvres, qui donnent à nos insupportables compagnons l'occasion de se ridiculiser. Ne s'avisent-ils pas de tirer dessus à coups de revolver comme si ces bêtes n'appartenaient à personne? Heureusement ces sots personnages ont déplié et replié plus de vieux habits dans Whitechapel qu'ils n'ont manié d'armes à feu. La passe dans la-

quelle nous sommes s'appelle Courland's Kloof. De l'autre côté se trouve une ferme où nous devons changer notre attelage.

En y arrivant, Philippe reconnaît un grand monsieur accoudé contre un mur; c'est un officier de marine qu'il a connu en Amérique, le frère de son ami Vanrenen. Nous voilà en pays de connaissance et nous apprenons que John Vanrenen, le capitaine de vaisseau, est à Du Toit's Pan.

Nos Juifs accourent essoufflés; ils veulent nous rendre responsables de la mort probable de leur ami Wolf, qui est resté en arrière, succombant peut-être sous le poids de la gloire acquise par ses exploits contre les chèvres.

M. Vanrenen, à qui nous racontons leurs hauts faits, s'écrie :

— Par Jupiter, ces bêtes sont à moi! j'en ai six mille dans la montagne; si ces coquins en ont blessé une seule, gare à eux! »

Ces messieurs croient qu'on veut plaisanter pour leur faire peur; ils commencent à devenir insolents; on les pousse à la porte. Dans la voiture, où nous remontons, mon mari les menace de les jeter sur la route pour les empêcher de fumer, ce que personne n'a encore eu l'impolitesse de faire depuis notre départ.

Dans la soirée, nous nous arrêtons chez une vieille femme où nous ne pouvons obtenir pour nous que des sardines et du lait; et pour nos mules qu'une pauvre botte de paille de trois ou quatre livres.

Le tempérament de ces animaux est bien extraordinaire; c'est à peine s'ils boivent, l'eau manquant presque partout. On les remplace cependant quelquefois dans les convois pour les expéditions par des attelages de douze et de quatorze bœufs.

Nous nous disons qu'il faut être bien passionné pour la toison d'or vers laquelle nous courons pour quitter son pays, ses relations, ses habitudes, tout ce qui fait l'existence des peuples civilisés.

De temps en temps, la monotonie du voyage est interrompue par des discussions qui menacent de se changer en disputes; ces Juifs sont absolument insupportables; on ne peut en venir à bout que par la menace. Cela réussit toujours, la bravoure n'est pas leur vertu.

Victoria, où nous arrivons après avoir parcouru deux cent vingt-deux kilomètres en vingt-quatre heures, ressemble aux villes fort laides que nous avons traversées depuis notre départ. Je dois avertir, une fois pour toutes, que si, dans ce récit, je me sers du nom de ville, c'est par comparaison; partout ailleurs on ne leur ferait pas cet honneur.

Que peut-on venir faire à Victoria? Quel commerce, quelles affaires sont possibles en un pareil endroit? Cela nous paraît une énigme indéchiffrable.

La première de nos préoccupations, dans un pays pareil, est toujours la question du déjeuner et du dîner. A Victoria nous ne sommes guère mieux partagés qu'ailleurs; cependant nous pouvons apaiser notre



Convoi pour une expédition aux mines de diamants. — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

appétit tant bien que mal et nous remettre en route.

Pour la première fois, nous rencontrons une ferme hollandaise d'une propreté parfaite et nous y sommes reçus par une femme tout à fait accorte. Tandis qu'on fait souffler notre attelage, nous montons pour nous réchauffer, car il gèle fort, sur un petit escarpement à peu de distance de la ferme, et quelle n'est pas notre surprise en apercevant un grand lac au milieu de ce pays absolument dépourvu de végétation ! L'eau de ce lac est, du reste, rougeâtre et malpropre.

Plus loin nous arrivons à Ridepont, qui n'a rien de remarquable. En attendant qu'on ait fait chauffer notre café, nous allons à quelques mètres de la maison visiter un vieillard qu'on dit âgé de plus de cent ans. Quel triste spectacle ! Nous trouvons ce pauvre homme dans un carré de deux mètres entouré d'une petite haie de mimosas, sans autre protection contre le froid et la pluie ; il s'y chauffe à un misérable feu de racines. C'est un Hottentot qui n'a littéralement que la peau et les os. Il roule deux yeux hébétés, et tremble comme s'il allait mourir. Tout son vêtement se compose d'un lambeau de couverture de coton ; il vit seul, ne mangeant que ce qu'on lui donne, c'est-à-dire bien peu. En le voyant, il n'y a qu'un souhait qu'on puisse faire pour lui, c'est que la mort vienne bientôt le délivrer.

Le voyage continue avec les mêmes mules, qui sont exténuées : nous ne pouvons les remplacer qu'à une station servant de magasin, où nous achetons du vin pour le reste de notre route.

A Hope Town, où nous arrivons à une heure du matin, nous avons toutes les peines du monde à nous faire servir quelque chose. Gelés comme nous le sommes, on nous refuse du feu. Il faut presque employer la force pour en avoir.

Après une nouvelle chasse aux mules, qui ont encore décampé, nous repartons, et, deux heures plus tard, nous arrivons aux bords de l'Orange, fleuve considérable qui traverse le sud de l'Afrique, dans la direction de l'est à l'ouest. Nous passons d'un bord à l'autre en radeau et nous continuons péniblement notre route en dépit de nos mules sur lesquelles le fouet, le *yambock*, fait rage. Bientôt une mule plus entêtée que les autres se refuse obstinément à faire un pas de plus. On la dételle et on la place au milieu des autres : même entêtement ; refus absolu de bouger. Alors notre compagnon Brandt, l'Américain, prend son couteau et l'enfonce à coups répétés dans les jarrets de l'animal. Ce procédé cruel, qui ne manque pas de persuasion, ne produit cependant pas l'effet attendu ; c'est à désespérer ; mais Brandt ne désespère pas. Il nous annonce qu'il va employer le grand moyen, le moyen infaillible. Il prend des poignées de sable rouge et en remplit les oreilles du pauvre animal ; puis il saisit une oreille dans chaque main et secoue la tête de toutes ses forces. L'infaillibilité du moyen est démontrée, car nous repartons d'un trait.

Un peu plus loin on s'arrête encore, notre attelage

n'en pouvant plus ; nous sommes à 16 kilomètres de la ferme où nous aurions dû être arrivés depuis plusieurs heures. On envoie un homme monté sur une des mules à la recherche de bêtes reposées. Il fait nuit noire ; les heures se passent ; rien n'arrive.

On allume un feu de broussailles ; les uns se couchent devant ; les autres s'étendent dans le wagon pour dormir.

Le jour paraît et nous ne sommes pas plus avancés ; force est donc de nous décider à atteler les mêmes mules.

Au bout de deux grandes heures, nous apercevons un kraal ou parc à bestiaux, et après avoir fait le tour d'un petit lac d'eau salée qu'on appelle « The Salt Pan », nous entrons à Thomas' Farm.

III

Arrivée à Du Toit's Pan. — Première nuit. — Aspect du camp. — Visite au kopje. — Les claims. — M. Vanrenen. — Association pour un claim. — New Rush et son kopje. — Prix des claims. — Accidents. — Ce que coûte un seau d'eau.

Après un modeste repas à Jacob's Daal, qui se trouve à peu de distance de Thomas' Farm, nous continuons notre chemin et nous arrivons au bord de la dernière rivière que nous ayons à traverser avant de terminer notre voyage.

Il s'en est fallu de peu que ce voyage ne finît au fond de la rivière. Le passage se fait à gué ; le lit est très-profond, formé d'un amas de roches ; on y descend par un chemin rapide. Les mules de devant s'étaient jetées de côté ; nous fûmes sauvés par la présence d'esprit du conducteur qui les détourna brusquement.

Enfin nous faisons notre entrée à Du Toit's Pan vers neuf heures du soir. Le camp est plongé dans les plus profondes ténèbres ; on entrevoit seulement de rares lumières à travers les tentes.

Au bureau des voitures, nous trouvons le capitaine Vanrenen : mon mari refait plus amplement connaissance avec lui ; mais la conversation dure trop longtemps ; nous ne trouvons pas à nous loger à l'hôtel. Nous revenons au bureau de M. Vanrenen ; il nous exprime son regret de ne pouvoir nous offrir sa tente, occupée par un ami malade. Nous avons pour perspective de coucher encore dans le wagon. On nous conseille de retourner à l'hôtel.

Là, M. Martin, le « patron » de l'hôtel, finit par se rappeler que son « manager ou régisseur » est absent et la chambre dudit « manager » vide. Cette chambre est un hangar séparé d'une cantine par une cloison en coutil. Il s'y trouve deux lits, ou plutôt un lit et une paillese jetée par terre. On aurait cependant réussi à y dormir sans le bruit et les conversations de la cantine, pleine de gens complètement ivres. Vers une heure du matin on les congédie, et nous allons enfin nous livrer au bienheureux sommeil, quand un affreux tapage se fait entendre ; c'est le propriétaire de la chambre qui réclame son lit avec une juste insistance et menace d'enfoncer la porte. La

femme qui tient la cantine a toutes les peines du monde à l'apaiser.

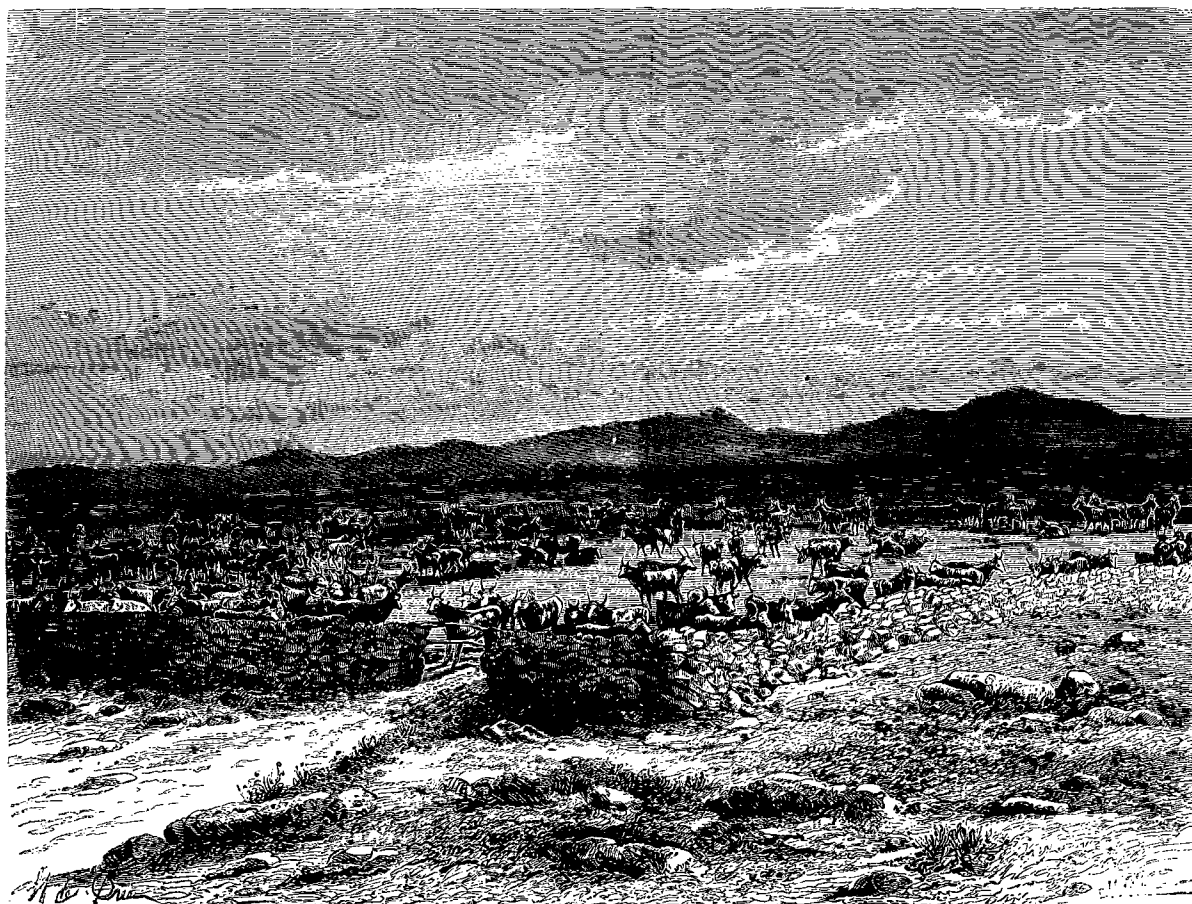
A sept heures nous sommes sur pied : nous avons rendez-vous avec le capitaine Vanrenen pour aller voir son *claim* ou lot de terre à diamants.

Le camp ressemble à un immense champ de foire. Voici le Saint James's Hall, l'Alhambra, le Cromorne et le Old Cock Jim où il y a bal tous les soirs ; on y voit un piano.

Nous allons ensuite visiter le kopje ou mine à diamants. C'est une légère élévation d'un mille (1600 mètres de tour. Tous les *claims* en font partie. Chacun

de ces *claims* est un carré de trente pieds de côté ; chaque propriétaire travaille sur son terrain avec ses nègres. Les uns en ont deux ; d'autres en ont jusqu'à six. Ces nègres piochent ou vannent, tandis que les blancs trient sur leurs tables le gravier criblé qu'on y dépose.

Nous passons la soirée au bureau des wagons avec M. Vanrenen et M. Gardner, propriétaire de *claims*. Le premier nous raconte son histoire : il est retraité et souffre horriblement de rhumatismes qu'il a rapportés du Mozambique ; cela ne l'empêche pas d'être énorme. Il est propriétaire de trois *claims*, dont deux



Un kraal (parc à bestiaux) dans le Veld. — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

sont exploités par des individus auxquels il donne pour salaire le tiers des trouvailles. Il a trouvé peu de chose jusqu'ici, et je n'en suis guère étonnée : le tiers des autres est sans doute bien supérieur à ses deux tiers !

M. Gardner propose à mon mari de travailler à ces mêmes conditions sur un *claim* qui lui appartient. Nous acceptons ; cela nous donnera toujours le temps de nous mettre au courant.

On nous conseille de visiter New Rush. Des centaines de petites voitures, attelées de deux chevaux et contenant quatre personnes, y compris le conducteur, y mènent en vingt minutes pour la somme de deux francs cinquante.

Le camp de New Rush est la répétition de celui de Du Toit's Pan ; tout l'intérêt est dans son kopje, qui a une animation inouïe. Il est vraiment merveilleux de voir les nombreux fils de fer qui s'y enchevêtrent, allant et venant de mille façons ; puis une nuée d'hommes de toutes couleurs, blancs, noirs, bruns, gris, jaunes, aussi actifs qu'un essaim d'abeilles.

Le nombre des diamants découverts ici est considérable, certaines personnes en trouvant jusqu'à vingt et vingt-cinq par jour ; mais ils sont rarement gros, et plus rarement encore d'une belle qualité. Les *claims* n'en atteignent pas moins des prix énormes. Nous

venons de voir une personne qui a payé trois cents livres (7500 francs) pour le huitième d'un claim, et d'autres terrains ont atteint le chiffre de deux mille livres (50000 francs).

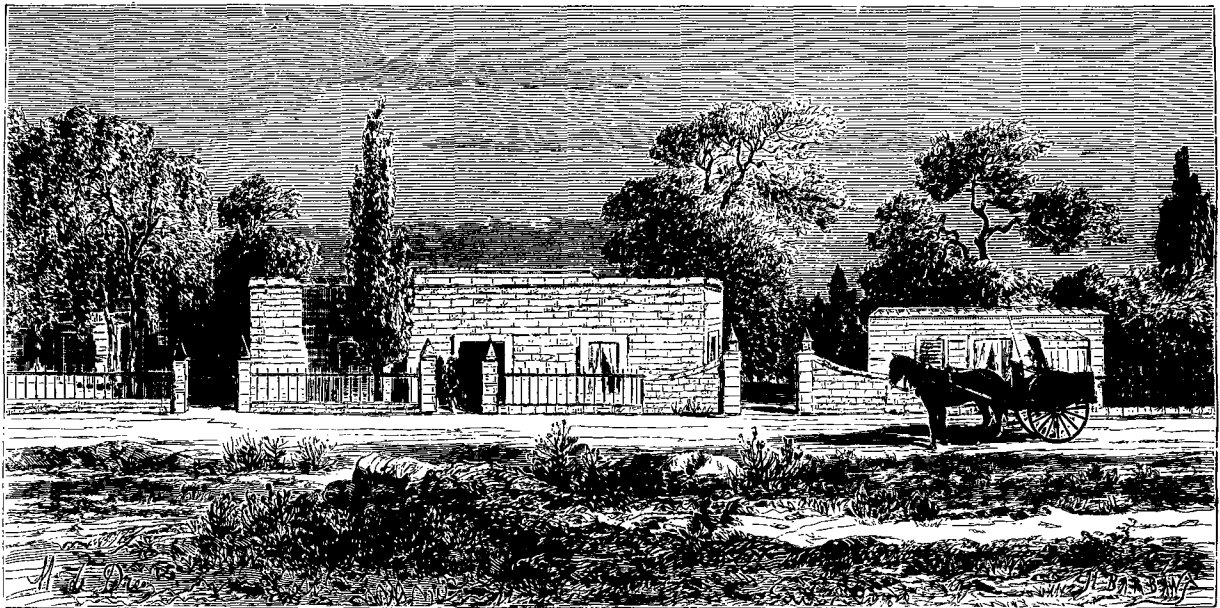
Le travail dans ce kopje exige un grand nombre de nègres. Il n'est pas grand; il a la forme d'un bassin qui serait divisé en sections séparées par de petits sentiers qu'on appelle ici des routes, et qui servent à la circulation des charrettes et des brouettes.

Tout le travail ne peut pas se faire sur le terrain, comme à Du Toit's Pan. Il faut monter le gravier dans des seaux en peau de bœuf, à l'aide de poulies et de roues, ce qui nécessite une plus grande somme de travail et beaucoup plus de serviteurs. Les poulies circulent sur des cordes, non en chanvre, — elles seraient trop vite usées, — mais en fil de fer.

On estime que les ustensiles de travail dans ce kopje ne valent pas moins d'un demi-million.

Les accidents sont fréquents. Peu de temps avant notre arrivée, cinq hommes sont tombés dans le fond d'un claim; l'un d'eux a été tué. D'autres fois survient un éboulement, une énorme pierre se détache, ou bien une charrette dégringole, tant les routes sont étroites. Les fouilles n'ont pas encore atteint plus de cinquante pieds de profondeur, et l'eau est très-rare. Un seau d'eau vaut de soixante centimes à un franc vingt-cinq centimes, selon sa qualité; c'est une fortune pour les propriétaires de puits.

On ne rencontre la nappe d'eau qu'à soixante-dix pieds; le creusement d'un puits est un travail considérable, surtout parce qu'on l'exécute par des moyens tout à fait primitifs. Toutefois ceux qui l'ont entrepris



Habitation d'un riche fermier dans le Transvaal (voy. p. 300). — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

en ont été largement récompensés : ils vendent de l'eau pour une moyenne de cent vingt-cinq francs par jour.

La sécheresse rend le séjour de New Rush insupportable; on vit sur la poussière, on la respire, c'est affreux!

IV

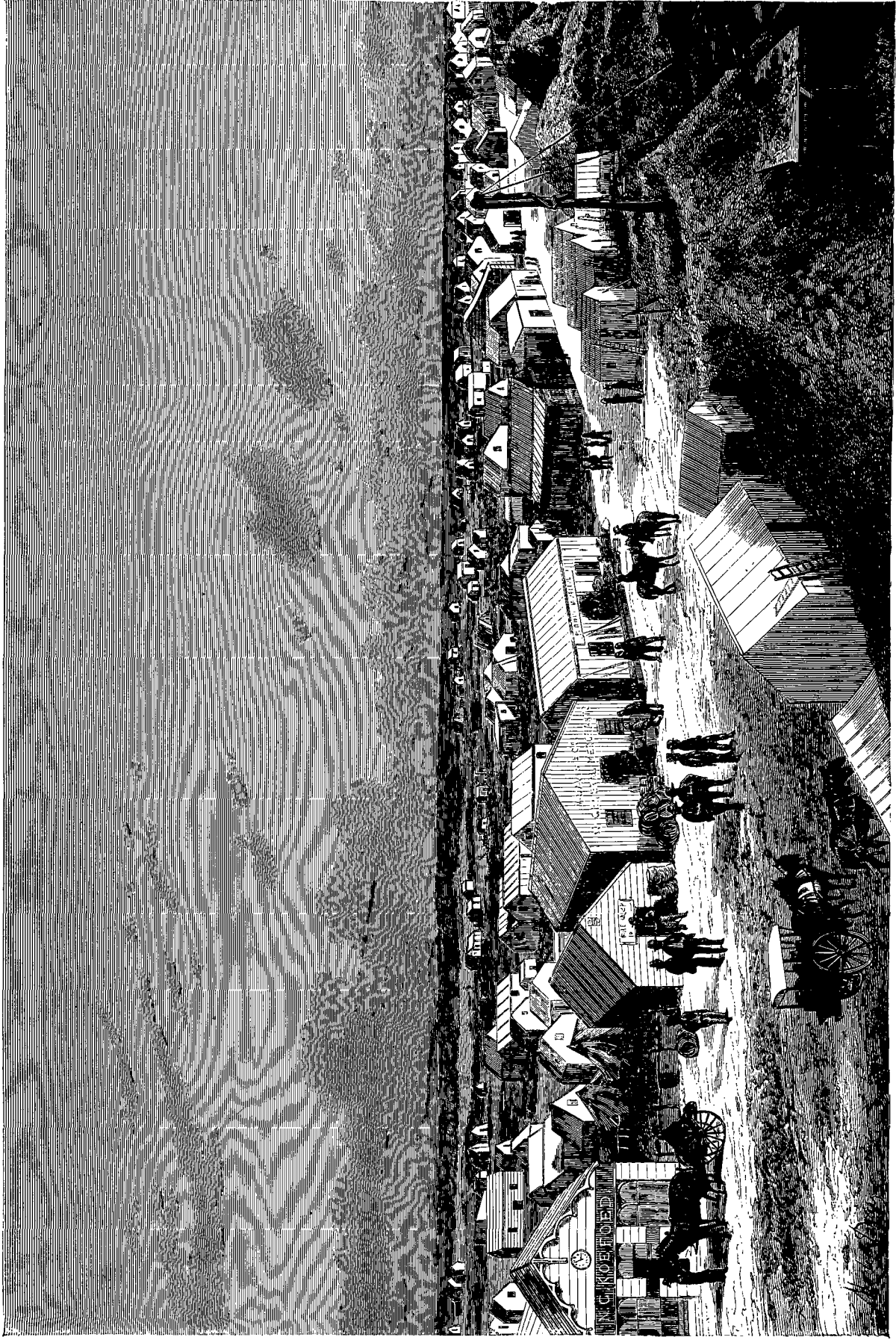
Retour à Du Toit's Pan. — Difficultés de la vie matérielle. — Climat. — Travail au claim de M. Gardner. — Costumes des nègres. Mode de travail. — Un ménage anglais. — Saltimbanques possesseurs de plusieurs claims. — Vol d'un diamant. — Travail dans un nouveau claim. — Un théâtre. — Achat d'un claim. — Diamant de 144 carats. — Fermiers du Transvaal. — Anciennes familles françaises. — Danse de nègres. — Tempête.

Nous rentrons au « Masonic » : c'est le nom de l'hôtel de M. Martin. On porte nos bagages dans une maison faite de toile à voile et plantée au milieu de la cour; notre parquet est de gravier : ce n'est pas bien chaud; or nous sommes à la fin de juin, c'est-à-dire au commencement de l'hiver, les saisons de l'hémisphère austral étant inverses aux nôtres.

Ici, du jour à la nuit, on passe d'une température très-élevée à une température très-basse, et ordinairement en moins de trois heures. Il ne s'agit pas d'une transition de la chaleur à la fraîcheur, ce qui serait agréable, mais d'une extrême ardeur à un froid de glace. C'est là une cause de nombreuses et graves maladies pour tous les mineurs qui, revenant du travail en transpiration, se livrent avec bonheur au contact de la première brise.

Installés dans notre tente, nous avons toutes les peines du monde à nous procurer de l'eau; la provision de l'hôtel consiste en une barrique où chacun vient puiser, et elle est souvent à sec.

Heureusement on peut s'habituer à tout. La nourriture est positivement repoussante, tant à cause de la façon dont elle est préparée que par l'excessive malpropreté qui règne partout. Le café et le thé sont à peine potables; le pain n'est pas cuit; le lait et le beurre sont inconnus.



Camp de Du Toit's Pan. — Dessin de H. de Dree, d'après une photographie.

Le déjeuner se compose invariablement de côtelettes qui, vraiment, ne sont ni frites, ni grillées, ni bouillies, ni rôties. Elles sont toujours accompagnées de saucisses de bœuf, dont la chair à peine hachée ne peut se digérer : il faut donc s'en tenir aux côtelettes coûte que coûte. Pour sucre on a une espèce de cassonade, qui ressemble à de la terre pleine de mouches, de brins de paille et de miettes de pain.

Après avoir cherché à acheter une maison, nous finissons par accepter l'offre de M. Martin qui nous propose la maison de toile dans laquelle nous avons déjà couché pour la somme de cinq cent vingt-cinq francs. Il paraît, au dire de tout le monde, que ce n'est pas cher. Il nous cède de plus la doublure du toit et les planches qui nous serviront d'étagères, ainsi qu'une natte de fibres de coco qu'on étend sur le sol.

Il n'est pas facile de dormir; les coqs commencent à chanter à neuf heures du soir; les ânes braient et viennent se frotter contre la toile; les chevaux hennissent dans l'écurie à deux pas de nous, et les ivrognes chantent et dansent dans l'Alhambra Hall auquel est adossée la tente. A l'ennui de ce brouhaha, qui dure jusqu'au matin, s'ajoute la souffrance du froid. Quel sommeil serait possible?

On ne saurait imaginer une population composée d'éléments plus divers que celle au milieu de laquelle nous sommes appelés à vivre. Si l'on pouvait connaître par suite de quelles circonstances la plupart des gens sont venus ici, combien n'y trouverait-on pas de sujets de romans et de drames!

Le brave capitaine Vanrenen nous raconte qu'il faisait partie de l'escouade chargée d'accompagner le docteur Livingstone à Zanzibar. Il avait l'ordre de l'attendre jusqu'à son retour, et de le conduire plus tard à un autre endroit. Pendant ce temps, il croisa dans le canal de Mozambique, lequel est extrêmement malsain; atteint d'une goutte sciatique, il fut obligé de débarquer. Depuis ce temps, il est boiteux.

Ce matin, nous commençons l'exploitation du claim de M. Gardner dans les conditions convenues. Il fournit le terrain, les outils, les nègres et leur nourriture, et, nous, nous fournissons notre temps.

Nos deux jeunes nègres sont élémentairement vêtus. William a une chemise, et John un pantalon; William a pour coiffure un chapeau de feutre défoncé, et John un fond de corbeille qu'il a orné d'un petit carré de fourrure attaché avec une ficelle en guise de pompon; au milieu de ce carré, il a piqué un bouton de chemise avec une épingle. Voilà toute leur garde-robe. L'un d'eux a un couteau qu'il porte à son cou, et l'autre une pipe; leurs boucles d'oreilles surtout leur donnent un aspect tout particulier. John a un bout de roseau de plusieurs centimètres passé dans chaque oreille, et William deux bouts d'un ruban de fil qui fut jadis blanc. Aussi ces jeunes hommes ont-ils les oreilles dans un état horripilant; ils s'y sont fait des trous énormes; on dirait qu'elles ont été brûlées.

Le travail des claims consiste à faire piocher la terre,

à la faire battre, et à la monter dans des seaux de zinc au moyen d'une poulie et d'une corde en cuir de vache. On la dépose sur un endroit préparé pour la recevoir, et, quand on en a un tas suffisant, on la passe dans deux cribles, un gros et un fin; puis on l'apporte dans le crible fin sur la table. C'est là que se fait le triage. A ce moment, ce n'est plus qu'un amas de gravier, tout le sable ayant été criblé.

L'opération du triage se fait au moyen d'un morceau de zinc ou de fer-blanc taillé en un rectangle d'environ trente centimètres sur dix. On amène à soi, avec cet outil, une certaine quantité de gravier en l'éparpillant sur la table; un simple coup d'œil suffit pour découvrir s'il s'y trouve un diamant ou non.

En dehors du travail, la vie est singulièrement monotone : les distractions sont rares. Aujourd'hui pour la première fois j'ai l'occasion de faire la connaissance d'un ménage convenable : c'est une bonne fortune. M. et Mme F. sont deux Anglais bien élevés et très-aimables. Jusqu'ici je n'avais eu pour société que des négresses et Mme Martin, la maîtresse d'hôtel, une Anglaise à cheveux rouges, malpropre à faire peur! Elle et son mari sont presque toujours ivres et souvent aux prises; c'est un perpétuel combat, et les coups portent.

Nous faisons transporter notre maison à sa destination, près de celle du capitaine.

Pendant notre dernier repas dans l'hôtel de M. Martin, nous avons en face de nous deux saltimbanques qui ont gagné de grosses sommes d'argent. Ils possèdent, nous affirme-t-on, plusieurs claims qui ont tous été fort productifs. Aussi faut-il voir l'empanachement de ces deux acrobates! La femme disparaît sous les plumes et les rubans, et ses gros doigts sont tous emprisonnés dans quelques douzaines de bagues plus riches les unes que les autres. Quant au mari, il a piqué au devant de sa chemise, en guise d'épingle, un diamant plus large qu'une pièce de cinquante centimes. Dès sept heures du matin il en est paré. J'ai tort sans doute, mais il me semble que le diamant perd de sa valeur quand il est porté par des êtres aussi grotesques.

Nous voilà installés ou à peu près. Il est difficile de se procurer les objets les plus nécessaires; ceux qu'on trouve à acheter sont hors de prix.

Il est convenu que M. Vanrenen et un de ses amis prendront leur nourriture avec nous et payeront leur part de la dépense.

M. Vanrenen nous présente un monsieur qui est architecte au Cap : ce monsieur nous raconte que, dans ledit hôtel Martin, un certain capitaine N... lui a volé un diamant de dix carats; il le fait poursuivre.

Nous avons déjà entendu parler de cette affaire, et l'opinion générale est que le sieur N... sera acquitté, le diamant ne pouvant se reconnaître à rien de particulier : ce « voleur présumé » est officier dans un régiment de carabiniers et appartient à une famille aristocratique.

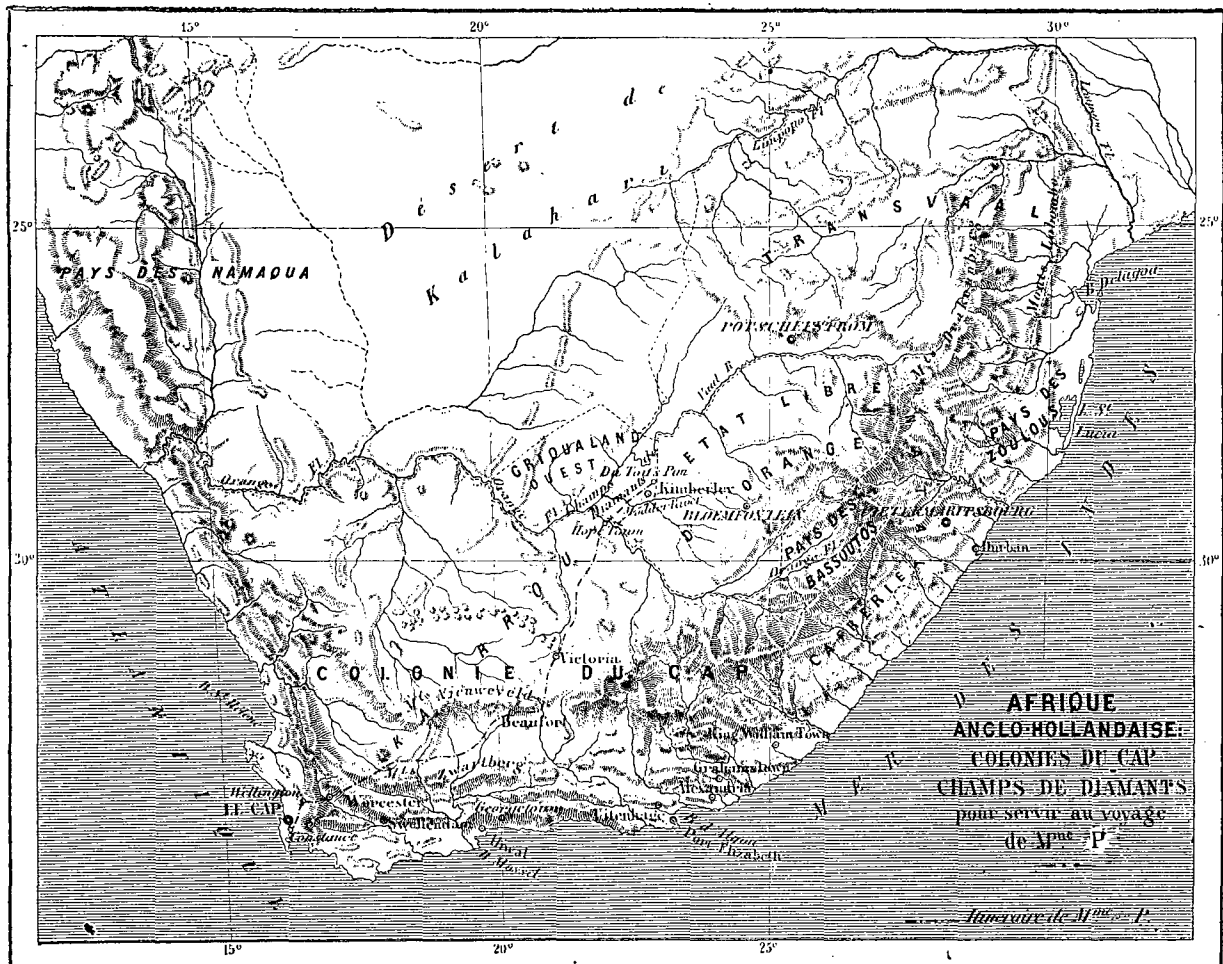
Nous acceptons l'offre que nous fait un Irlandais de travailler à un claim qui lui appartient et où il emploie trois nègres : les conditions sont que nous paierons pour un des nègres quinze shillings par semaine, et que j'irai faire le triage.

Ces nègres sont vraiment curieux à étudier. Toujours vêtus de lambeaux, ils sont généralement maigres et chétifs; cependant on en rencontre quelquefois de grands et de bien faits. Ils ont constamment l'air de grelotter. Leur nourriture se compose de bouillie faite avec de la farine de maïs; ils en reçoivent un litre pour deux à chaque repas, et une kop ou tête

de mouton ou de chèvre tous les soirs pour trois. Le maître fournit toujours la tente où ils couchent, ainsi que la marmite à faire bouillir la viande.

Leur installation est d'une extrême simplicité : ils creusent un trou rond, placent leur feu dans le centre et se groupent tout autour, aussi près que possible de ce foyer primitif, si bien qu'on en voit dont les jambes sont couvertes de brûlures. Pour dormir, ils se dépouillent de leurs haillons, et s'enveloppent dans leur couverture ou dans des peaux de mouton.

Pour complaire au capitaine Vanrenen, nous sommes allés passer une soirée à Saint James's Hall. On y



Grave par Erhard

YVES & BARRET, Sc.

jouait *Victorine ou la Fille de l'avare*. Il y faisait très-froid. Un tapage dont on ne saurait donner aucune idée précéda le lever du rideau. Parmi les acteurs un nom était connu, celui de Harry Lemon, fils de Marek Lemon, ancien éditeur du *Punch* à Londres : somme toute, jeu médiocre et mortel ennui. Nous en sortons gelés et brisés. En guise de fauteuils, le Saint James's Hall n'a que des planches posées sur des pieux. Ce serait un spectacle de foire en France.

Décidément M. Martin nous vendra tout ce qu'il possède. Après une maison, voilà qu'il nous offre un claim, plus le quart d'un autre attenant à celui-ci. Sur ce dernier quart, il y a un puits. Après l'avoir

visité, mon mari et le capitaine Vanrenen l'ont acheté moyennant mille francs payés comptant. Nous l'exploiterons aussitôt que nous aurons trouvé deux nègres.

On a fait récemment de belles trouvailles dans notre voisinage : entre autres le fameux diamant de cent quarante-quatre carats de ce M. Brandt avec lequel nous avons voyagé. Espérons qu'il s'en trouvera bien aussi quelques-uns pour nous !

Nous venons d'engager deux nègres, et il nous a été possible de commencer à travailler dans notre claim.

M. et Mme F... nous ont rendu visite et nous ont donné sur les habitants de la République de Transvaal

des renseignements qu'ils tiennent du président de cette République.

Le pays est fort peu peuplé. Les églises sont rares; les fermiers n'y vont qu'une fois l'an. Ils y mènent leurs femmes et leurs enfants dès que ceux-ci ont passé l'âge de seize ans, âge auquel on fait partie de ce qu'ils appellent la Congrégation. Pour certains d'entre eux la route est longue à parcourir. C'est dans un wagon traîné par seize bœufs qu'on chemine vers le plus prochain endroit où se tient le Nademaal.

Le Nademaal consiste en une série de services religieux qui durent une semaine. Après quoi chacun reprend le chemin de sa ferme, muni de toutes les provisions spirituelles et matérielles qu'il a pu se procurer. On ne retourne à l'église que l'année suivante. Les fermiers portent, dans cette occasion solennelle, des souliers, une redingote et un habit dont ils ne se servent plus en dehors de cette solennité. L'année entière ils sont vêtus d'habits de peau de bœuf confectionnés par eux. Ils ont un moyen de préparer ces peaux qui les rend aussi souples qu'une grosse étoffe. Dans les plus pauvres familles, la jeune fille qui va se marier emprunte la robe de fête de sa voisine.

Ces fermiers sont pour la plupart les descendants d'anciennes familles nobles hollandaises ou françaises. A la suite de la révocation de l'édit de Nantes, beaucoup de nobles français vinrent s'installer au Cap de Bonne-Espérance : on entend tous les jours prononcer les noms de du Plessis, de Prie, de Roubaix, de de Villiers et autres; mais le plus souvent ces noms sont tellement défigurés par la prononciation des Boers qu'il faut les voir écrits pour les reconnaître.

C'est au Nademaal que les ministres de l'Eglise hollandaise réformée marient et baptisent les enfants nés dans l'année.

Ce matin nous avons été attirés hors de notre tente par un bruit de chants sauvages. Une bande de nègres Zoulous, armés, qui d'un bâton, qui d'une corne de bœuf, gesticulaient et gambadaient en mesure, et poussaient des cris rauques ou chantaient d'une façon gutturale une chanson d'un effet étrange. Ils sautaient et dansaient, en se rangeant sur deux files. Quoique grotesques, leurs mouvements n'étaient point dépourvus d'une certaine grâce. Un des chefs de la bande avait au moins six pieds; il était coiffé d'une couronne en plumes blanches de coq. Un fait à noter est que, dans la colonie du Cap, il est défendu aux nègres de danser le dimanche.

Un orage violent vient nous donner une idée peu avantageuse de la douceur du climat de l'Afrique centrale. C'est un ouragan de vent et de sable. Le vent emporte tout, le sable couvre tout d'une teinte rouge qui change complètement la couleur même de nos nègres. Nos maisons de toile semblent à chaque instant sur le point d'être enlevées; fouettées par l'ouragan, elles font un bruit semblable à celui de la tempête dans les voiles déployées de plusieurs navires à l'ancre. Mon mari et ses nègres, au retour

du travail, sont tous de la même couleur. En somme, sauf quelques objets cassés, nous n'avons pas de malheur à déplorer. Tout est pour le mieux.

V

Premier diamant. — Un chou. — Précautions pour la saison des pluies. — Nègres voleurs. — Méaventure de Collins. — Notre 15 août. — Malakop retrouvé. — Inconvénients de la poussière. — L'eau-de-vie du Cap. — Enterrements.

Après l'orage, nous avons travaillé dans le claim que nous possédons de compte à demi avec M. Vanrenen. A peine ai-je commencé le triage qu'à ma grande joie j'attire à moi un diamant que nous faisons peser et dont le poids est bel et bien de trois carats un quart : beau début dont j'ai tout le mérite, et aussi tout le bénéfice, grâce à M. Vanrenen qui m'offre gracieusement sa part. Il en est, du reste, bien récompensé, car dans la même journée il en trouve deux autres.

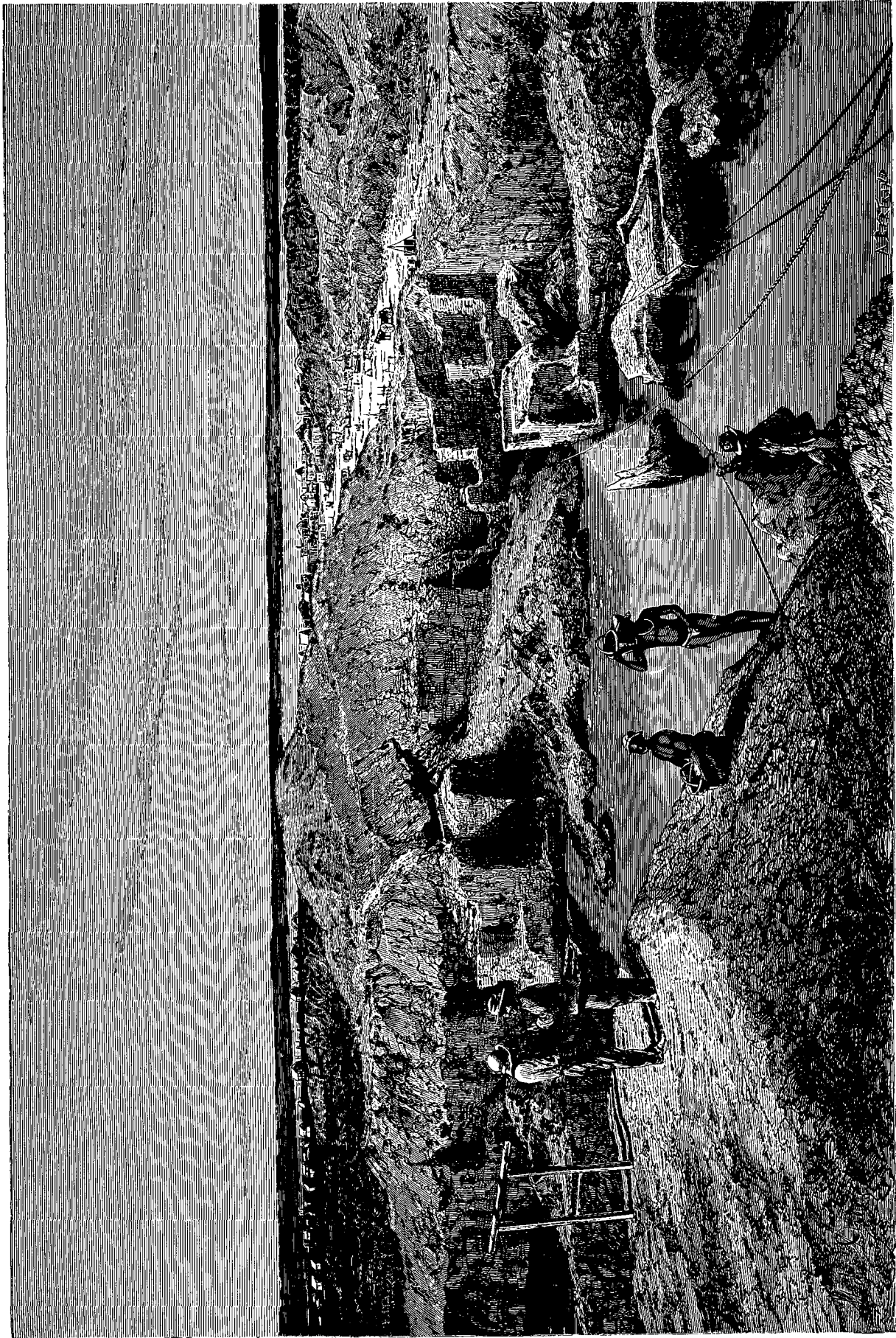
En Europe, vous pouvez difficilement vous rendre compte de l'importance que peut obtenir le vulgaire légume appelé chou. On en mange souvent, et ordinairement les bestiaux s'en nourrissent; mais dans le sud de l'Afrique, dans la partie du Griqualand que nous occupons, un chou, même un mauvais chou, devient un événement; bien des bassesses sont possibles de la part de celui qui veut un chou. Nous avons cependant la chance, sans être réduits à de pareilles extrémités, d'en posséder un, et nous le devons à la gracieuseté de M. Vanrenen, de Courland's Kloof, qui en a envoyé plusieurs à son frère. C'est une grande rareté dans le pays qui ne produit que quelques arbres presque sans feuilles, et des buissons à épines qui poussent partout dans le Veld. Ces arbres, de la famille des mimosas, portent des épines d'une longueur de quatre pouces, et quelquefois plus. C'est la nourriture des animaux du pays : il est facile de s'expliquer l'extrême maigreur des pauvres bêtes.

En prévision de la saison des pluies, nous convenons de faire un petit camp à part entouré de fossés pour l'écoulement des eaux. Chaque maison aura elle-même son fossé plus petit. Tout cela est bien laid, mais il faut se conformer aux règles de l'expérience; sans ces précautions on courrait le risque d'être noyé.

En travaillant, on est obligé d'avoir toujours les yeux fixés sur les nègres, sans quoi l'on serait constamment volé. Quand ils ont trouvé un diamant et réussi à le dissimuler, ils vont aussitôt le vendre : nous en fîmes une fois l'expérience.

Un jour, au triage, je remarquai qu'un de nos nègres avait cessé subitement de travailler, et regardait quelque chose qu'il tenait entre le pouce et l'index; il le montrait à son camarade, non sans jeter des regards de défiance de mon côté. Un instant après il se remit au travail après avoir caché l'objet sous ses vêtements.

J'en parlai à mon mari en lui recommandant de faire fouiller ce nègre, ce qui parut lui répugner.



Mine de Du Toit's Pan. — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

Toutefois on fit la recherche pour m'être agréable, mais avec si peu de soin qu'on ne trouva rien. Mon mari se crut même obligé, le lendemain matin, de témoigner ses regrets à ses hommes en leur offrant du tabac.

J'étais peu satisfaite, bien convaincue que nous avions été volés. Cela ne m'empêcha pas cependant de bien rire en voyant Malakop refaire sa toilette ! Tout son costume se composait d'une chemise ayant tant de trous qu'il ne savait plus lequel choisir pour y passer la tête.

Deux jours après avoir reçu leurs gages de la semaine, nos deux Cafres jugèrent prudent de s'échapper pendant la nuit. Mes doutes furent alors changés en certitude.

Pour remplacer ces honorables serviteurs, nous en demandons deux au capitaine Vanrenen : Madagascar et Avril. Ce dernier est un dandy parmi ses pareils ; sa laine est entremêlée de gros fils de laiton à titre d'ornements, et j'ai compté trente-deux bagues à ses doigts ; il en a jusqu'aux pouces, ses bracelets remontent jusqu'aux coudes. Je n'ai pas encore pu m'expliquer comment il peut travailler avec tous ces anneaux.

Aujourd'hui, comme nous venions de nous mettre à table, arrive un Afrikander (un Boer) qui travaille à un claim pour M. Vanrenen. Il est très-surexcité. Voici ce qu'il nous raconte :

M. Vanrenen l'avait chargé de lui chercher deux nègres. N'en trouvant point, il était allé jusqu'à Old Beer's, camp situé entre le nôtre et New Rush. Il en avait rencontré deux sur la route. Il venait à peine de les engager que deux policemen à cheval surviennent, disant qu'ils sont à la recherche de deux nègres accusés d'avoir volé des diamants, et, séance tenante, sur la route, ils mettent les menottes aux deux nouveaux engagés : ce que voyant, maître Collins, c'est le nom de notre Afrikander, perd la tête et se met à fuir à toutes jambes. Cette fuite donne l'éveil aux policemen, qui se précipitent à sa poursuite, l'atteignent et lui mettent aussi les menottes malgré toutes ses protestations. C'est ainsi que le pauvre diable fait son entrée dans le camp et qu'il est conduit en prison en compagnie des deux nègres. Soupçonné d'avoir acheté des diamants volés, il est fouillé ; mais on ne trouve rien sur lui, tandis que les deux noirs n'ont pas les poches vierges du bien d'autrui. Heureusement pour Collins, il survient quelqu'un qui se porte garant de son honnêteté et il est relâché. Il prétend intenter un procès à la police et se faire donner un dédommagement.

Nous sommes au 15 août ; grande fête en France ! Ici nous célébrons sans bruit une petite fête de famille : c'est l'anniversaire de notre mariage ; et, par bonne fortune, nous recevons les bagages et les caisses dont nous avons été obligés de nous séparer lors de notre départ. Nous nous en réjouissons ; nous allons pouvoir compléter notre installation et lui donner un peu de confortable.

Les tempêtes de sable se succèdent continuellement.

Nous voici de nouveau assaillis ; cette fois c'est comme si l'enfer était déchainé ! Le vent fait rage ; la poussière rouge qui vient du désert de Kalahari, situé au nord-ouest, nous arrive en telle quantité, qu'en une demi-heure il s'en amasse plusieurs pouces de hauteur au bas de la tente. Les habitations, quelle qu'en soit la nature, sont arrachées ou s'écroulent ; celles de toile s'envolent comme des feuilles de papier, les autres sont disloquées et jetées à terre. Nous voyons un hôtel en fer mis en morceaux comme un château de cartes. Je ne crois pas qu'il y ait rien sur terre qui soit comparable à ces ouragans. Heureusement ils sont de courte durée, sans quoi il ne resterait rien sur le sol.

En allant travailler au claim, quel est mon étonnement d'y retrouver notre nègre félon, Malakop : à ma vue il cherche à se dissimuler derrière deux nègres plus grands que lui. Je fais signe à mon mari qui ne fait qu'un bond jusqu'à lui et le saisit, tandis que les autres nègres s'enfuient à toutes jambes. Nous voilà conduisant notre Cafre au violon et cherchant un policeman à qui le confier. Il s'en rencontre un, attablé dans un cabaret, qui lui mit aussitôt les menottes. Le nègre a l'air tout hébété ; il a dû boire depuis plusieurs jours jusqu'à la dernière ivresse. Il prétend qu'il a été malade, qu'il n'a pas volé de diamants, et se refuse à dire ce qu'est devenu son camarade.

Enfin le voilà renfermé ; demain il sera interrogé.

Nous recevons deux lettres d'Europe, les premières depuis notre départ. Inutile de dire la joie que nous ressentons en les lisant !

Malakop vient d'être condamné à trois jours de travaux forcés ; cette peine, assez fréquemment appliquée, consiste à nettoyer le camp. Les condamnés sont divisés en petites bandes, sous la conduite d'un policeman armé d'un mousquet chargé. Et, chose miraculeuse ! plus on nettoie le camp, plus il est jonché de chiffons, de lambeaux, de hardes, de débris de bottes et de souliers, de vieux chapeaux, de vaisselle cassée et d'ossements. Ceux qui tuent un animal en jettent les intestins près de leur porte ; les nègres les prennent, ou les chiens s'en emparent, et les dispersent en les dévorant.

L'eau devient un peu moins rare, depuis que les claims ont atteint la profondeur de trente pieds ; aussi les propriétaires de puits voient-ils leurs bénéfices diminuer de jour en jour. Notre puits nous fournit abondamment de l'eau assez potable.

Condamnés à souffrir du vent et de la poussière pendant tout notre séjour nous cherchons à nous défendre par une succession d'abris disposés de différentes façons. Les maux d'yeux et les maux de gorge sont fréquents. Un fort grand nombre de personnes ont aux mains des plaies d'une guérison très-difficile. C'est le soleil, entendons-nous dire, qui brûle le sang ! Ne serait-ce pas plutôt l'usage immodéré de l'eau-de-vie ? Une simple piqûre ou égratignure s'envenime de suite ; une ampoule devient une plaie comme si l'on s'était brûlé fortement avec

de l'eau bouillante, et cette plaie met des semaines à se guérir pour reparaitre à un autre endroit. Ici le dieu à la mode est le Cape brandy (eau-de-vie du Cap). L'usage en est recommandé, de sang-froid et de bonne foi, à tout propos et hors de propos. Des gens sérieux vont jusqu'à me reprocher de ne pas pousser mon mari à boire!

Nous venons de voir passer deux enterrements.

Le premier cercueil était simplement déposé dans une petite voiture attelée de deux ânes. Le second, qui contenait probablement les dépouilles d'un fermier, reposait dans un wagon traîné par seize bœufs noirs, et était suivi par une foule d'hommes vêtus de deuil.

Cette pompe funèbre, quoique primitive, ne laissait pas que d'être imposante; elle m'a émue. L'idée d'avoir peut-être le Veld pour dernière demeure m'a désagréablement impressionné.

On nous a dit que la plaine est couverte de fleurs; nous avons voulu nous en assurer et nous nous sommes dirigés du côté de New Rush. En effet, à quelque distance, nous avons trouvé le sol couvert d'une quantité de fleurs d'un jaune pâle qui rappellent les primevères d'Europe. Leur tige est très-longue, et leur feuillage ressemble à de l'herbe qui serait très dure.

Il est rare que les gens qui cherchent la fortune au loin ne soient pas un peu superstitieux; certains objets portent bonheur, dit-on; si on les ramasse, il n'y a pas de mal évidemment, et puis, après tout, qui peut prouver qu'on a tort? Nous trouvâmes un fer de cheval sur notre chemin, et nous le ramassâmes pour le clouer au-dessus de notre porte.

VI

Tempête. — Noms des différents camps. — Les frayeurs du fermier Du Toit. — Billets à ordre.

Verrons-nous toujours aller crescendo ces orages qui nous assaillent depuis notre arrivée? C'est à craindre quand on compare les orages précédents à celui qui vient de fondre sur nous. Tout ce que nous avons ressenti jusqu'ici n'est en comparaison qu'un jeu d'enfant: nous venons de subir une effroyable tempête avec pluie diluvienne. Et quel tonnerre! Toutes les décharges de l'artillerie d'une grande bataille ne donneraient qu'une faible idée du fracas qui vient de nous assourdir. Un coup entre autres, ou plutôt une série non interrompue de coups, n'a pas duré moins de trois minutes: tout cela accompagné d'éclairs se succédant avec une telle rapidité que l'on y voyait à certains moments comme en plein jour. C'était, le lendemain, le sujet des conversations de tout le monde.

Le tonnerre a cessé, mais les éclairs ont continué. L'atmosphère était à tel point chargée d'électricité qu'en passant un peigne dans ses cheveux, on en faisait jaillir des gerbes d'étincelles; on eût dit un feu d'artifice; chaque cheveu paraissait flamber à son extrémité.

Ce combat de tous les éléments sur notre pauvre petite planète s'est terminé par une autre tempête, rentrant dans le cadre de celles dont j'ai parlé plus d'une fois: une tempête faite de tourbillons de vent et de sable.

Il n'y a pas de roses sans épines, dit-on. Ce proverbe est vrai partout, mais peut-être ici plus qu'ailleurs. Si le sol produit des diamants, le climat les rend bien difficiles à recueillir.

Pour la première fois nous sommes allés au camp de Bultfontein, notre voisin, de l'autre côté de la route. Comme c'est par comparaison que nous apprécions les choses, je dirai qu'à Bultfontein la végétation est luxuriante: j'y compte deux arbres et demi; l'un d'eux ombrage la chapelle catholique.

Le kopje de Bultfontein est tout petit, les diamants y sont rares, mais la qualité tient lieu ici de la quantité; ils se vendent à un prix beaucoup plus élevé que ceux des autres kopje. Leur inconvénient est d'être petits; on n'en a jamais trouvé, m'a-t-on dit, de plus de dix carats. Le camp a conservé le nom de la ferme sur laquelle il est situé, tandis que le nôtre, établi sur une ferme contiguë, a pris celui de Du Toit's Pan, à cause du petit lac qui s'y trouve et que les gens du pays appellent « Pan » en raison de sa forme qui est celle d'un pan ou bassin rond: littéralement, le mot *pan* signifie poêle.

J'ai parlé précédemment d'anciennes familles françaises émigrées lors de la révocation de l'édit de Nantes, qui vinrent s'établir au milieu des Hollandais dans ces pays déshérités. M. du Toit était le descendant d'un de ces émigrés et vivait ici fort tranquillement: non-seulement il pensait bien peu à la France, la patrie de ses ancêtres, mais très-probablement il ignorait complètement l'existence de notre grand et beau pays.

Un beau jour, un groupe d'individus, alléchés par les histoires de diamants trouvés, de fortunes que l'on ne pouvait manquer de faire du jour au lendemain, envahit la propriété de M. du Toit: celui-ci fut pris d'une telle panique que, la nuit venue, il attela ses bœufs à son wagon, y entassa tout ce qu'il put, literie, effets, argent, famille, et se mit en route, à moitié fou de chagrin, pleurant sa prospérité.

Il chercha si bien à dépister les soi-disant envahisseurs, qu'il prenait pour des ennemis implacables acharnés à le suivre jusqu'au bout du monde, que ses « persécuteurs » eurent toutes les peines du monde à savoir où il s'était réfugié.

Mais quelle ne fut pas la frayeur du brave fermier quand il vit arriver les mêmes hommes qui s'étaient mis à sa recherche et qui, ayant découvert sa retraite, venaient lui offrir d'acquiescer sa ferme de Dorstfontein. Ces spéculateurs espéraient faire une grande fortune en revendant au détail tout le terrain qu'ils voulaient acheter en bloc.

Malheureusement ils avaient compté sans leur hôte: la frayeur du pauvre homme était telle, qu'il ne voulut

jamaïs consentir à se montrer, et les visiteurs s'en retournèrent déçus.

Cependant le désir de faire fortune les rendant tentés, ils revinrent après quelque temps et cette fois ils furent assez heureux pour arriver à leur fin. Cet homme primitif ne pouvait pas laisser entrer dans sa tête l'idée que des gens qui l'avaient forcé d'abandonner sa maison, vinssent lui offrir sérieusement une somme qu'il considérait comme une fortune. Forcé lui fut de se rendre à l'évidence, et un acte de vente, préparé d'avance par les acquéreurs, fut signé : aux termes de cet acte, il céda Dorstfontein moyennant la somme de cent vingt-cinq mille francs. Il ne fut parfaitement convaincu de son bonheur que lorsqu'il fut mis

en possession de cette somme en or et qu'il en eût maniée toutes les pièces.

On prétend qu'aujourd'hui son plus grand bonheur est de compter et de recompter ces 125000 francs, qu'il laissera certainement intacts à ses héritiers.

Cet amour de l'or est commun à tous les Boers ; ils amassent continuellement sans jamais rien dépenser.

On affirme que plusieurs d'entre eux sont extrêmement riches et possèdent les économies de plusieurs générations. Ils ne songent jamais à faire travailler cet argent ; ils le gardent entassé dans des boîtes, dans des trous, partout où ils peuvent le croire en sûreté.

Tous leurs échanges se font contre de l'or. Les billets de banque ne sont reçus par eux qu'avec la



Ferme d'un Boer dans le Veld. — Dessin de H. de Drée, d'après une photographie.

plus grande méfiance. Il faut avouer que cette méfiance a été quelquefois bien justifiée. Beaucoup ont été ruinés, par exemple, il y a deux ans, lors de l'introduction des billets à ordre, auxquels ils ne comprenaient rien. Ordinairement ils apportaient leurs denrées à la ville, et les échangeaient avec les marchands soit contre de l'or, soit contre les objets dont ils avaient besoin. Tout allait bien, quand, un beau jour, les négociants leur proposèrent des marchandises sans argent comptant, sans autre exigence que leur signature ou une croix au bas d'un morceau de papier. Les fermiers ne comprenant pas l'importance de cet acte et, leur grande avidité aidant, ils s'estimaient très-heureux d'avoir des marchandises sans déboursier d'argent. Ils achetèrent, et beaucoup, sans calculer ; bref, quand les échéances arrivèrent

à jour fixe, plusieurs furent dans l'impossibilité de payer leurs billets et, finalement, on les expropria.

Maintenant ils ont horreur de tout ce qui est papier, et c'est à peine si l'on peut, avec des billets de banque, se procurer les objets de première nécessité lorsqu'ils viennent au camp apporter leurs denrées.

Certains d'entre eux aiment mieux s'en retourner avec ce qu'ils ont apporté, souvent de fort loin, que de le céder contre du papier : il leur faut des espèces sonnantes et trébuchantes.

DE DRÉE,
d'après les notes de madame P.

(La suite à la prochaine livraison.)